LES Frères Rontaillac

On parlait l'autre soir de l'affaire Humbert et l'on évoquait des anecdotes sur les trucs de la bande en se rappelant le couplet si drôle chanté par Polin dans la dernière revue :

Les Humbert, les Humbert, les Humbert,
Le père, la mère, la fille,
Les Humbert! les Humbert, les Humbert,
C'est une bien belle famille !....

—Evidemment tout cela semblait très drôle, s'il n'y avait pas la question de la Reine vingère, dit le général Rubas du Rampart; je suis un peu de l'avis de Musset qui s'indignait de voir de pauvres charbonniers verser perdre en quelques minutes, à la roulette, le labeur d'une année, et je dirais volontiers comme lui :

Pardonnez-moi, Seigneur,
Ces pauvres charbonniers, je les ai sur le cœur.

—Messieurs, nous dit le docteur Morlière, cette fois c'est une reine vingère qui a escroqué l'argent du petit monde, mais parfois, il se trouve quelque ingénieux gredin pour s'efforcer d'escroquer une reine vingère. J'ai été mêlé de très près à une histoire de frères assez curieuse qui pourrait figurer avantageusement à la suite des aventures des frères Crawford.

—Contez-nous ça, docteur, c'est tout à fait d'actualité.

—Eh bien, voici : j'étais alors très jeune docteur et j'avais rencontré, à Aix-les-Bains, un certain Marius Rontaillac, gros commerçant en vins, le vrai méridional à barbe noire bleu, aux cheveux frisés et avec cela une bonne extraordinaire. Aimable homme, d'ailleurs, aimant les bons crus, la vie facile, les jolies femmes et les soupers de la Villa des Fleurs. J'ai toujours eu un faible pour les méridionaux; leur imagination créatrice m'amuse, et leur éloquence pleine de vibrations et de redondances fait ma joie. Avec eux, on comprend le mot que Daudet avait emprunté à Gambetta : "Moi, quand je ne parle pas, je ne pense pas." Il y a, dans leurs discours, de l'ail, du piment et du soleil, et cette grisante joie de vivre est cent fois plus séduisante que le flegme sérieux des gens du Nord.

"Donc, je m'étais assez lié avec ce Rontaillac, entre deux banques, relation de ville d'eaux à laquelle je n'attachais pas grande importance; pourtant, en nous quittant, je lui jurai de ne jamais acheter mon vin ailleurs que chez lui, tandis que lui me promettait de m'avoir, le cas échéant, jamais d'autre médecin que moi. Bref, nous avions échangé nos cartes, avec une mutuelle promesse de nous revoir à Paris.

"—Je vous présenterai mon frère Numa, le cadet, me disait-il, tout à fait moi en glabre, car suivant la mode nouvelle, il se fait raser; cela lui donne une belle tête romaine, coquin de sort! Ah! je l'aime bien, mon cadet, et, si je venais à mourir, il ne serait pas malheureux, j'ai contracté une assurance sur la vie de cent mille francs qui mettrait le "pitchoun" à l'abri du besoin.—C'est de la bonne prévoyance.

"De retour à Paris, j'avais tout à fait oublié mon méridional, lorsqu'un beau jour je reçus la visite d'une concierge qui me priait de venir, ainsi que je l'avais promis, donner mes soins à M. Marius Rontaillac, qui était au plus mal. La bonne femme m'apportait une carte sur laquelle une main tremblante avait écrit : "Venez vite!" Je saute dans un fiacre et je cours à l'adresse indiquée; je trouve mon Marius dans l'état comateux le plus complet lui que j'avais vu, gai, vibrant, et exubérant à Aix. Il était dans une prostration inquiétante, et c'est à peine s'il put me reconnaître.

"—C'est la fin, me dit-il d'une voix faible, en me tendant la main; et le pauvre Numa, le frérot qui n'est pas arrivé! Je vais mourir sans avoir pu l'embrasser.

"—Mais non, voyons, vous n'en êtes pas là.

"—Pourtant le teint était livide, la respiration oppressée, et la barbe noire semblait rouger le visage. Après cet effort pour parler, le malade retomba en arrière et j'entendis comme une sorte de râle. C'était l'agonie qui commençait. Je laissai pour la forme une ordonnance entre les mains de la concierge, puis je rentrai chez moi, car c'était mon jour de consultation. J'étais à peine dans mon cabinet depuis une heure, que mon domestique m'apporte une carte :

NUMA RONTAILLAC.

"—C'est la frère! m'écriai-je, faites entrer.

"Et je vois devant moi un gaillard glabre, qui ressemblait traits pour traits à Marius, barbe en moins. Même profil, mêmes cheveux frisés, même voix. Enfin, comme frères, on pourrait se ressembler de plus loin. Il avait d'ailleurs un moucheir sur les yeux et paraissait en proie à une vive affliction.

"—Monsieur, me dit-il, je suis le cadet, Numa, le frère de ce pauvre Marius qui vous estimait. J'ai pu arriver à temps. Il vient d'expirer dans mes bras.

"—Je l'avais trouvé très bas, mais je n'aurais pas cru, quand même, qu'il se serait éteint si vite, fis je, vaguement contristé par la soudaineté de la catastrophe.

"—Il a eu une suffocation. Alors, comme c'est vous qui l'avez soigné, je viens vous demander un certificat de décès. Le cher Marius m'avait assuré sur la vie pour cent mille francs.

"—Oui, je le sais, il m'avait parlé de cela, jadis, à Aix-les-Bains. Ah! monsieur, il vous aimait bien, et comme il vous ressemblait!

"Le cadet eut une nouvelle crise de larmes, et moi, sans défiance, je donnai le certificat demandé, et j'indiquai comme cause de la mort une congestion causée par une rupture cardiaque. Il emporta mon papier; mais il n'était pas parti que je songeai à l'incorrection complète de mon procédé. En somme je délivrais un certificat de décès, sans même avoir vu le cadavre. Cela pouvait m'exposer à des ennuis, la corporation pouvait m'accuser de légèreté, de négligence, et je pouvais recevoir au début de ma carrière un blâme mérité, qui, plus tard, me nuirait dans l'exercice de ma profession. Pourtant le cadet avait un air très ému, et il était certainement son frère. Tout à fait Marius sans barbe. J'aurais presque trouvé qu'il lui ressemblait trop.... Et la compagnie qui allait avoir à verser les cent mille francs ne serait-elle pas capable de me chercher chicane?

"Bref, pris de scrupule, je rouvoie précipitamment un client qui m'attendait depuis une heure dans le salon, je saute sur mon chapeau, et je me rends chez Marius Rontaillac, pour aller voir mon mort et être en règle avec la loi et ma conscience. Je trouve la porte fermée à clef, avec un mot d'avis, épinglé pour avertir du décès subit du locataire. Il n'y avait pas de temps à perdre. Je cours chez un commissaire de police, je lui explique mon cas, mon imprévoyance de jeune docteur suivie bientôt de regrets et d'inquiétude. Bref, il consent à me donner l'autorisation de faire ouvrir par un serrurier. Je pénétrai dans la chambre, dont les rideaux étaient tirés, et, dans la pénombre, j'aperçus, gisant sur le lit, une forme vague qui se profilait sous la couverture. Je m'approchai pour reconnaître mon Marius, et je trouvai.....deux traversins liés ensemble. C'était le cadavre de Rontaillac!

"Et pendant que je restais abasourdi devant ce dénouement, j'entendis quelqu'un, dans l'escalier, qui sifflait un petit air guilleret, et je vis entrer le glabre Numa, qui parut fort étonné en me voyant.

"—Eh bien! le corps de votre frère? lui demandai-je. Où est il donc?

"—Té! vous pensez bien que je n'allais pas le garder ici, le pauvre!

"—Mais où l'avez-vous envoyé?

"—Dans le pays de la maman, là-bas, dans notre bastide, du côté de Palavas [Hérault].

"—Voyons, vous êtes un farceur. Il n'y a aucun décès, et pas d'autre cadavre que ces deux traversins que je viens de découvrir. C'est vous qui êtes Marius Rontaillac et vous allez déchirer le certificat que je vous ai délivré.

"Mon méridional hésita une minute, puis éclata de rire :

"—Allons, docteur, vous me faites perdre cent mille francs, mais elle est bien bonne, tout de même. Avouez que je suis bien joueur.

"—Et, tranquillement, comme s'il s'agissait d'une simple représentation ratée, il défibra mon papier, tira les rideaux de la fenêtre, et délia les deux traversins—tout ce qui lui restait de son pauvre frère.

"C'est égal, la Compagnie d'assurances sur la vie l'a échappé belle, et qui sait si, par la suite, cet ingénieux Marius n'a pas trouvé autre chose.

La perspective dans les Balkans.

Presse Associée.

Rome, Italie, 12 septembre—La Porte a envoyé à son ambassade de Rome un rapport télégraphique donnant son avis sur la perspective générale dans les Balkans. Il paraît que l'œuvre de répression se poursuit avec succès dans toute la Macédoine.

Les autorités turques comptent que les insurgés seront complètement écrasés d'ici quelques jours et que la paix sera rétablie.

Ceci est été communiqué au gouvernement italien.

L'Alliance française A LA HAVANE

L'introduction de la langue française à Cuba remonte à plus d'un siècle écrit un correspondant qui signe Silver Spring. Elle est due à l'immigration de colons français de Saint-Domingue échappés aux massacres et aux guerres qui ensanglantèrent cette île à la fin du dix-huitième siècle. Tandis que le sans-culotte guillotinait, le nègre égorgeait. Ces colons se réfugièrent sur la côte de Cuba la plus proche de Saint-Domingue et se répandirent tout d'abord dans la province dont Santiago de Cuba est la capitale. C'est pourquoi cette ville contient environ douze cents familles d'origine française qui ont gardé, avec l'usage de leur langue, beaucoup de coutumes françaises. La marche à l'Ouest, loi de migration des peuples, s'imposait à eux; ils semèrent sur leur route des milliers de plantations de café, nombre de villages et une grande ville, Cienfuegos, actuellement peuplée de 39,000 habitants, où les Français ont marqué leur passage par plusieurs établissements et quelques noms de rues. La légende prétend qu'ils ont laissé de leur traversée des forêts de bizarres souvenirs : les couleurs des bois entendent, dit-on, parfois, dans les branchages, des consonnances françaises, mots jacassés dans le monde des perroquets, répétés à satiété par les cacatoès centenaires aux oreilles des jeunes perruches. Etrange destinée de la conversation française! C'est au fin fond des forêts du nouveau monde que l'on retrouve les derniers salons où l'on cause.

Nos compatriotes vinrent de bonne heure à la Havane. En mars 1809, par suite de l'invasion française en Espagne, il y eut contre eux un soulèvement populaire où furent pillées six de leurs maisons de commerce, aux cris de : "Vive Ferdinand VII! —A bas les "Napoléons!" ainsi qu'on appelait les Français. Tous ceux qui n'étaient pas munis de lettres de naturalisation furent expulsés de l'île. La plupart se réfugièrent dans la Louisiane, dont beaucoup étaient originaires.

Dans le journal "el Aviso de la Habana" du 5 septembre 1809, se trouvent quelques vers qui donnent une idée de l'excitation contre les "Napoléons :"

Tu peux bien m'appeler fripon,
Effronté, lâche, coquin,
Insolent, sortez de ma chambre,
Vaurien, infâme, voleur,
Fils de Martin Luther,
Enfin ne donner les noms les plus
Ridicules,
Tout m'est indifférent.
Si tu ne m'appelles pas "Français!"

Cette grande animosité tomba avec le régime impérial. L'expédition française de 1823 et la délivrance de Ferdinand VII, très populaire à Cuba pour lui avoir concédé la liberté du commerce, produisirent une réaction définitive en faveur de la France. Les riches planteurs de l'île voulurent visiter une nation qui, depuis plus de trente ans, indignait de si violentes secousses à l'univers. Il fut de mode d'envoyer les jeunes gens étudier en France, d'attirer à Cuba des professeurs français de littérature, de peinture, de musique, des artistes dramatiques, des célébrités de tout genre: Fanny Easler, Mme Damoreau-Cinti, Vieuxtemps, Sivori, Herz, Jenny Lind, Mme Lagrange, Ristori, Tamberlick, Pauline Lucca, pour ne citer que les noms qui, dans les premiers temps, brillèrent d'un aussi vif éclat à l'Opéra de la Havane que sur les scènes parisiennes.

L'île de Cuba fut inondée de livres français; les bibliothèques publiques et privées en regorgèrent: elles en sont encore, à trente ans, aux trois quarts composées, et les boutiques des bouquinistes de la Havane en sont bondées du sol au plafond. Beaucoup de ces livres sont perdus d'humidité, rongés aux vers, dépecés, lacérés, dépouillés de leur reliure. On ne les vendra jamais et l'on s'obstine cependant à payer des loyers formidables pour les emprisonner à perpétuité. On trouve dans ces caphar-naüms tout ce qui a été publié en France depuis le dix-huitième siècle : "l'Encyclopédie," Voltaire, Rousseau, Diderot, tous les philosophes, tous les précurseurs de la Révolution française, tous les prophètes des temps nouveaux, tous ceux auxquels est attribuée l'émancipation de la pensée humaine, tous les grands démolisseurs de trônes et d'autels. C'est à ces lectures que s'entraînèrent les réformistes cubains, les autonomistes, tandis que les séparatistes préparaient les insurrections où devait sombrer la domination espagnole à Cuba.

Tous les acteurs de cette lutte épique, écrivains, orateurs, publicistes, quelques-uns des chefs insurrectionnels, beaucoup de leurs officiers et de leurs soldats, firent à Paris des séjours plus ou moins prolongés. Ils y rencontrèrent une riche et brillante colonie qui les stimulait à l'action et leur fournissait le nerf de la guerre. Cuba comptait alors, disséminés dans nos maisons d'éducation, les écoles de médecine et de droit, l'Ecole centrale, un grand nombre de fils de familles qui, de retour en leur pays, pour exercer leur profession, y ont répandu l'usage de la langue française, le goût de notre littérature, le culte de la science française. Quelques uns demeurèrent à Paris, et il suffit de nommer le poète José-Maria de Heredia, de l'Académie française, et le docteur Albarran, professeur à l'Ecole de médecine.

S'il y a un pays au monde où devait prospérer l'œuvre de l'Alliance française, c'est donc bien à Cuba, et surtout à la Havane, sa capitale, son centre intellectuel le plus vivant. La propagation de la langue française n'y rencontre que des encouragements et même des enthousiasmes. Le Comité de l'Alliance française de la Havane, dont le président est le docteur Louis Montané, de la Faculté de Paris, professeur d'anthropologie à l'Université de la Havane, et doyen de la Faculté des lettres et des sciences, a fondé deux institutions qui assurent à son œuvre longue vie et prospérité : l'institution des conférences françaises et l'institution des prix distribués chaque année aux élèves des maisons d'éducation qui se sont le plus distingués dans l'étude et la pratique du français.

Les conférences eurent, au printemps de 1902, un beau début avec M. Hugues Le Roux, et leur succès s'accentua cette année avec M. Léopold Mabilleau. Ces deux conférenciers, qu'on ne saurait comparer, tant est personnel leur talent, si différent est le choix de leurs sujets, mais tous deux dignes des plus beaux dons de l'orateur français, réunirent autour de leur chaire un auditoire d'élite, composé du "Tout Paris" intellectuel de la Havane et d'une foule de dames et de jeunes filles de la société. L'un et l'autre viennent d'accomplir aux Etats-Unis des tournées de conférences, qui avaient commencé par l'Université d'Harvard, et marché de succès en succès de Montréal à la Nouvelle-Orléans, de San Francisco à Philadelphie. Nos lecteurs savent que ces conférences ont été fondées à Harvard par un ancien élève de cette Université, M. James H. Hyde, vice-président de "l'Equitable", grand ami de la France; ils savent aussi qu'il a fondé l'an dernier la Fédération de l'Alliance française qui réunit tous les Comités des Etats-Unis et à laquel le s'est affilié le Comité de la Havane. Rappelons en passant que les conférenciers qui, avant MM. Hugues Le Roux et Léopold Mabilleau, se sont fait entendre à Harvard et en d'autres universités et villes d'Amérique, sont MM. Fernand Brunetière, Henri de Régnier, Edouard Rod, René Doumic et Gaston Deschamps. On comprend qu'ainsi mis en goût, les Américains du Nord et des Antilles soient aussi anxieux de connaître le nom du prochain conférencier que celui du nouveau Pape.

La seconde institution du Comité de l'Alliance française de la Havane est la distribution des prix aux élèves des maisons d'éducation où l'étude du français est en honneur. Elle dispose d'un fonds de 9,000 francs, souscrit à la Havane entre la colonie française et quelques généreux donateurs du pays, et dont les intérêts sont réservés aux frais de cette distribution.

Cette année, la distribution, qui a toujours lieu le 14 juillet, a revêtu un caractère particulier de solennité, du fait qu'elle a été présidée par M. Estrada Palma, président de la République, accompagné de tous les hauts fonctionnaires du gouvernement, ministres de l'instruction publique, gouverneur de la province, président et procureur général de la Cour suprême, maire de la Havane. Il avait à sa droite M. Orlandi, chargé d'affaires de la légation de France, qui lui a souhaité la bienvenue, et à sa gauche M. le docteur Montané, président de l'Alliance française, qui a prononcé le discours d'usage. A la fin de la distribution, le Président de la République a pris la parole pour féliciter l'Alliance française de l'œuvre qu'elle accomplit à Cuba, de la brillante contribution qu'elle apporte à l'éducation nationale, resserrant ainsi les liens qui unissent la République cubaine à la République française.

Outre des prix aux élèves, l'Alliance française de la Havane décerne chaque année une médaille d'argent au chef d'institution dont les élèves ont fait preuve dans les examens de la meilleure pratique du français. Cette médaille a été décernée pour la première fois cette année à la directrice du collège français, Mlle Léonie Olivier, récemment nommée officier d'académie.

Vraiment, on est saisi d'un petit frisson patriotique à entendre en pays étranger les accents de la langue française; "les accents" est le mot, car on dirait que le Midi, tout le Midi, de Bordeaux à Marseille, s'est enfin levé à Cuba. On ne peut demander à un peuple de langue espagnole d'acquérir l'accent de la Touraine, surtout quand la plupart des professeurs sont des Français du Midi. Mais il est admirable que des étrangers, même des Latins, en arrivent à parler notre langue avec une telle correction, employant des tours de phrase, des locutions familières ou proverbiales qui sembleraient être le privilège d'une longue résidence en France. Aussi, dans nos conférences quelle merveilleuse aptitude à saisir les moindres nuances du discours, les traits d'esprit les plus subtils, les argumentations les plus serrées! L'applaudir, rire, manifester son émotion aux bons endroits, voilà qui soutient l'orateur! Se sentant en intime communication avec son auditoire, charmé d'être aussi bien compris de lui que d'un auditoire français, il lui est aisé de s'abandonner à sa verve et de se surpasser lui même.

En vérité, ce furent de belles fêtes, fêtes de l'esprit, telles qu'est capable d'en inspirer la seule langue française, — une musique, disent les étrangers, douée, comme la musique, seule du privilège d'être comprise de tous, du moins de charmer par son harmonie ceux qui l'entendent parler, même sans la comprendre. L'anglais est très répandu à Cuba, mais qui songerait à donner des "lectures" en anglais courrait à une culbute dans un four noir.

MENSONGES.

Je vais vous conter quelques histoires d'hystériques. Vous en tirerez les conclusions que vous voudrez. Mais tout d'abord je tiens à vous prémunir contre une idée fausse que le mot "hystérie" ne manquera pas d'éveiller en vous. Ne vous attendez pas à des histoires égrillardes ou pornographiques. L'hystérique n'est pas ce qu'un vain peuple pense. On s'est toujours trompé sur son compte. Le moyen âge la regardait comme une possédée du diable; aujourd'hui, on en fait une possédée d'Eros. L'erreur d'aujourd'hui n'est pas moindre que celle de jadis. Les hystériques ne sont pas plus des Messalines qu'elles n'étaient des sorcières. La science a mis les choses au point. L'hystérie est une maladie mentale. "Il faut prendre l'hystérie pour ce qu'elle est, a dit Charcot, c'est à dire pour une maladie psychique".

Cela ne veut pas dire que les hystériques soient des aliénées; mais elles ont l'esprit malade. Elles ne sont pas folles, mais elles ne sont pas "normales". Elles ont une manière à elles de comprendre, de sentir, de penser et de raisonner, et cette manière n'est pas facile à définir, car tout en elles est contradiction. Elles se laissent traverser le bras par un poignard sans dire "ouf!", et elles tomberont dans une effroyable attaque de nerfs pour une piqûre d'aiguille.

Mais je n'ai pas l'intention de faire ici une étude de psychologie morbide; je ne veux retenir qu'un trait de l'état mental des hystériques, le plus caractéristique : l'esprit d'invention et de mensonge.

"Un trait commun caractérise les hystériques, a dit Tardieu, le besoin inévitéré et inassouvi de mentir sans intérêt, sans objet, uniquement pour mentir, et cela non pas seulement en paroles, mais encore en actions, par une sorte de mise en scène, où l'imagination joue le principal rôle, enfantée les péripéties les plus inconcevables, et les porte parfois aux extrémités les plus funestes."

Les hystériques mentent, cela n'est pas douteux. Elles mentent avec bonheur, avec ardeur, avec fureur, et quand elles ont commencé à mentir, rien ne les arrête, elles vont jusqu'au bout de leur mensonge, quelles qu'en puissent être les conséquences pour les autres et pour elles mêmes. Mais pourquoi mentent-elles? Est ce vraiment, comme le dit Tardieu, et comme on l'a répété longtemps, pour le plaisir de mentir, "pour l'amour de l'art?" Sans doute, cela est vrai pour beaucoup d'hystériques; celles là mentent uniquement pour tromper, pour étonner, pour se rendre intéressantes. Mais le mensonge hystérique est souvent plus complexe, et la simple perversité ne peut tout expliquer. Quand les sorcières ou les possédées du moyen âge affirmaient qu'elles avaient été transportées au sabbat sur un manche à balai et qu'elles y avaient eu commerce avec le diable, il est difficile d'admettre qu'elles imaginaient de toutes pièces, pour le plaisir de se rendre intéressantes, une histoire qui devait avoir pour résultat de les faire condamner au bûcher. Elles avaient bien vu et ressenti ce qu'elles disaient; mais elles l'avaient vu en rêve.

A la source de tout grand mensonge hystérique, il y a un rêve, une hallucination. C'est là ce qui ressort de l'observation plus précise, de l'analyse plus intime de la mentalité des hystériques; c'est le fait principal qu'ont mis en lumière les études de Pitres, de Gilles de la Tourette et de bien d'autres. Ces rêves, ces hallucinations, que l'imagination de l'hystérique "en prurit d'inventivité", comme dit le docteur Garnier, forge en dormant, le cerveau en garde l'empreinte et le souvenir plus ou moins conscient. Sur ce canevas, par un phénomène d'automatisme, il continue à travailler, à broder; l'esquisse se précise, des détails réels se mêlent aux détails imaginaires, et un beau jour le rêve prend corps, les figures ont un nom, le roman est constitué.

Ce roman, l'hystérique le maintiendra avec une ténacité à toute épreuve. Et elle le maintiendra, parce que, dès lors, elle y croit. L'auto suggestion a fait de l'hallucination première une réalité. Cela est invraisemblable, pourtant, absurde; pour elle, cela est. Elle ne sait plus qu'elle mente; et de fait elle ne ment pas, elle rêve éveillée. Qu'il s'agisse d'un crime qu'elle prétend avoir vu, ou d'un attentat dont elle se dit victime, elle défendra son rêve avec un luxe de détails et une précision qui en imposent aux plus incrédules. Et telle est sa conviction que, parfois, elle finit par la faire partager à tous.

Quelles conséquences peuvent résulter de cette continuité dans le mensonge, à quelles "extrémités funestes," comme dit Tardieu, elle peut aboutir, les annales des tribunaux en fournissent de nombreux exemples. Un des plus célèbres est l'affaire La Roncière, qui se termina par la condamnation d'un innocent à dix ans de réclusion. Le point servir de type aux histoires de ce genre. Lettres anonymes de calomnies, de menaces, d'amour, le tout couronné par une tentative de viol et d'assassinat, tout cela fut l'œuvre d'une jeune fille de seize ans, innocente et pure, mais hystérique.

Un autre fait, rapporté par Lasègue, n'est pas moins suggestif, mais dans un autre ordre d'idées. C'est dans des sphères royales que l'intrigue se déroule. Une femme écrit au roi Victor Emmanuel pour lui dire qu'elle est la fille naturelle de la princesse de Carignan, sa sœur. Comme preuve, elle joint à sa lettre cachetée sévère qu'elle de la femme qui lui servait de mère: un jésuite venait voir cette femme: un jour, la cassette et le jésuite ont disparu. Quel était ce jésuite? Que contenait cette cassette? sans doute les papiers qui attestent sa haute naissance. Naturellement, le roi Victor Emmanuel ne répond pas. Mais la dame continue. Elle écrit lettres sur lettres; elle donne son adresse en France. La cour de Savoie finit par s'émouvoir. Elle fait faire des recherches; on ne découvre rien. Les lettres ne s'en succèdent pas moins; on précise les faits, on multiplie les détails. Un des agents employés à éclaircir ce mystère réussit à mettre la main sur cette infatigable correspondante. Il se laisse convaincre par son récit et l'emmène à la cour d'Italie.

Là, sans doute, elle eut moins de succès, et ses inventions firent long feu, car on ne tarda pas à la renvoyer en France, où l'on finit par savoir qu'elle était simplement la fille d'un coiffeur. Et quelques temps après, Lasègue la vit en proie à une attaque d'hystérie convulsive, à la suite de quoi elle perdit la parole.

Ou le voit, naissance mystérieuse, personnage disparu, cassette sous le lit, papiers dérobés tout y est, comme dans le meilleur roman de l'Amigues, et nul doute que la dame n'ait jamais pu comprendre comment le roi Victor Emmanuel refusait de la reconnaître pour la fille de sa sœur.

Telle est la force auto-suggestive d'une hallucination hystérique que le sujet n'hésite pas à s'accuser lui même avec le même aplomb qu'il accuse les autres.

Une jeune femme vient se constituer prisonnière, s'accusant d'avoir tué son enfant. Elle déclare avoir accouché d'une fille trois semaines auparavant. Elle donne les détails les plus circonstanciés: la grosseur de la tête de l'enfant, la couleur de ses cheveux. Cette fille, elle l'a tuée. Seulement, elle varie sur les moyens employés: tantôt elle l'a étouffée sous les draps, tantôt elle l'a jetée dans la rivière. Pressée de questions, elle maintient son histoire. Elle ne sait pas ce qu'est devenue l'enfant, mais ce qui est certain, c'est qu'elle l'a tuée. On la soumet à un examen médical, et le médecin constate qu'elle ne présente aucun signe d'accouchement récent ou ancien. Elle n'avait jamais été enceinte, et il n'y avait jamais rien eu....dans le coffre-fort

DOCTEUR OX.

DEPECHES Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE

Mobilisation de troupes bulgares.

Presse Associée.

Sofia, Bulgarie, 12 septembre—Le conseil des ministres a, dit on, décidé de mobiliser la première et deuxième divisions de l'armée dont les quartiers généraux sont respectivement à Sofia et à Philippopolis.

Des bruits alarmants de concentration massives en masse de troupes du Vardar et Monastir sont mis en circulation.

Un rapport dit que soixante mille personnes ont massacrées dans le seul district de Lerin, qui est entièrement en flammes.

D'autres rapports affirment que les Turcs ont brûlé les quartiers entiers dans les bourgs de Kodjaman, Ouzouda et Resen.

La situation à Marseille.

Presse Associée.

Paris, France, 12 septembre—Les rapports officiels et non officiels sur l'état des individus atteints d'une maladie suspecte sont contradictoires.

Les rapports officiels affirment que la situation n'est pas alarmante, mais les rapports non officiels disent que la situation est grave et que les cas suspects sont nombreux.

Marseille qui est le port le plus commercial de la Méditerranée, a reçu la ordre de prendre de sévères précautions contre la maladie. Des postes sanitaires ont été établis à la quarantaine contre Marseille.

MESURE SEVERE

Presse Associée.

Berlin, Allemagne—Le roi de Prusse a donné instantanément ordre impérial de faire la vente de la salle d'Opéra Royale de Dresde, après que pendant longtemps il a été question de la vendre. Il a été publié que les frais de la vente de la salle d'opéra royale de Dresde ne sont pas couverts par les recettes et que le roi est obligé de les payer.

Exposition d'œuvres d'art.

Presse Associée.

Paris, France, 12 septembre—La Société des Artistes Français a ouvert ses portes pour une exposition de peintures et sculptures. Cette année et sera composée d'œuvres de peintres américains.

Les peintures qui les peintures américaines qui exposeront, et les prix de plus de $1,000 et $500 seront donnés aux Américains, mais il y aura en même temps une section de peintures de la Société Internationale de Sculpteurs, peintres et graveurs de Londres.

Le droit d'admission à l'exposition est fixé le 1er octobre.

Jour Férié.

Presse Associée.

Baltimore, 12 septembre—La Chambre de Commerce de Baltimore, le Stock Exchange et les édifices publics sont fermés aujourd'hui.

Cette journée est connue comme le "Old Defenders Day" en mémoire de la bataille de North Point en 1814 dans laquelle la milice du Maryland a battu une armée anglaise.

CHUTE DE NEIGE.

Presse Associée.

Red Lodge, Mont., 12 septembre—Une violente tempête de neige a sévi hier soir au sud du Montana et la terre est couverte d'une couche de neige de près de huit pouces d'épaisseur.

Des grains qui n'avaient pas été moissonnés seront probablement perdus.

L'orage a couvert une grande superficie.

On rapporte qu'il est tombé deux pieds de neige près de la montagne Pryor.

Aggravation de l'état de Thérésa Vaughan.

Presse Associée.

Worcester, Mass., 12 septembre—L'état de Thérésa Vaughan, une ancienne chanteuse d'opéra-comique, qui est enfermée dans l'asile d'aliénés de Worcester depuis plusieurs années, s'est considérablement aggravé.